CES BOËT

CES FLORE

L'intérêt présenté par la guerre du Rif pour l'emploi des chars
dans la contre-insurrection contemporaine

Par les Chef d'escadrons BOËT et FLORE

Né pendant la Première Guerre mondiale pour permettre de franchir les tranchées et de nettoyer les nids de mitrailleuses, le char est à l'origine conçu avant tout pour accompagner l'infanterie. À partir de 1925, les opérations au Maroc conduisent cependant l'armée de Terre à réétudier l'emploi de ses chars FT17. L'utilisation non doctrinale des chars dans le contexte contre-insurrectionnel marocain s'est en effet montrée très pertinente, tout en se heurtant à l'époque à la frilosité de nombreux penseurs militaires. La pertinence d'une utilisation adaptée des chars au cours de la guerre du Rif a finalement amené à reconsidérer le cadre d'emploi des blindés en opérations de contre-insurrection. Les auteurs nous montrent comment, selon eux, les blindés peuvent présenter des avantages comparables dans les engagements modernes et récents de même type.

Le manuel à l'usage des troupes employées outre-mer rédigé en 1925 dresse un portrait peu flatteur des chars en opérations. Ceux-ci sont décrits comme faiblement rentables, et les services qu'ils rendent en situation opérationnelle ne compensent pas les frais représentés par la rapide usure du matériel et les difficultés de ravitaillement et d'entretien. Le même document préconise donc de conserver le char Renault en réserve à l'arrière. Principalement issues du retour d'expérience de

l'engagement des chars FT17 au Maroc de 1920 à 1922, ces conclusions vont se révéler rapidement caduques puisque les combats de 1925 et surtout de 1927 confirmeront la pertinence de l'emploi du char en contre-insurrection.

Char FT 17

Quatre-vingt-dix ans après, et malgré les nombreux engagements de blindés en contre-insurrection, le sujet fait toujours débat notamment parce que les chars français sont conçus pour des engagements de haute intensité[1].

Cette étude se limitera aux engins principaux de combat (chars FT17 pour la guerre du Rif et chars pourvus d'un canon dont le calibre est supérieur à 90 mm à chenilles ou à roues) et ne traitera que des engagements français en Afghanistan et au Mali pour ce qui est de la contre-insurrection moderne.

On peut donc légitimement se poser la question de savoir si les succès remportés par les chars durant la guerre du Rif sont le fruit d'un concours heureux de circonstances ou si, finalement, les chars ne possèderaient-ils pas des qualités intrinsèques de nature à garantir le succès aujourd'hui comme hier?

Analyser l'utilisation du char en contre-rébellion, c'est remarquer que si, en apparence, rien ne prédestine le char à servir en dehors des conflits de haute intensité, ses qualités intrinsèques et structurelles le rendent particulièrement apte à combattre une insurrection, mais surtout qu'une utilisation pragmatique et lucide de l'arme blindée démultiplierait les effets des autres armes.

En apparence, hier comme aujourd'hui, rien ne prédestine le char à être employé en contre-rébellion[2].

Comme tout matériel militaire, le char est conçu pour répondre à un besoin spécifique. Les FT17 ont été conçus pour la Première Guerre mondiale[3] et les blindés modernes conçus pour affronter les forces du pacte de Varsovie. *De facto*, rien ne semble prédestiner le char à être employé dans un conflit asymétrique.

- La principale faiblesse du char vient probablement de l'absence de capacité de puissance de feu débarquée. Cette lacune lui confère une moindre plus-value en contre-insurrection, là où la masse de l'infanterie se révèle être primordiale. Pour rétablir la situation et sécuriser l'Ouergha en 1925, la France a dû déployer plus de 150.000 fantassins ; il s'agissait alors d'occuper les postes et de contrôler les villages. Considérées comme inutiles, aucune unité de chars n'était stationnée en Afrique du

[1] À l'exception de l'AML 60, dont le projet date de la fin de la guerre d'Algérie.

[2] «*Nos troupes marocaines n'y croyaient pas*», Chef de bataillon Goubernard, «Les chars de combat au Maroc en 1925», dans *Revue d'infanterie*, 1926.

[3] Et l'accompagnement des fantassins.

nord avant 1922[4]. La situation n'a pas évolué et la logique de masse humaine continue de prévaloir en contre-rébellion. Un chef de groupement tactique résume ainsi la nécessité absolue de mener des opérations débarquées[5]: la manœuvre à pied crée de l'insécurité chez les insurgés car il leur est plus difficile de définir le contour des unités en mouvement. Par ailleurs, seule la manœuvre à pied permet de rencontrer les populations en se déplaçant à leur rythme. L'étude des retours d'expérience du CDEF, au Mali, met en exergue la limite principale de l'escadron d'AMX 10RC, à savoir : la quasi impossibilité de débarquer du personnel en nombre suffisant pour s'emparer de positions difficiles d'accès ou cloisonnées par la végétation.

- Le second facteur qui tend à rendre le char peu adapté à l'engagement dans le cadre de conflits asymétriques se fonde sur la nature intrinsèque de ceux-ci. En effet, les accrochages entre faibles et forts ont presque tous systématiquement lieu là où le faible a l'avantage du terrain, ce qui a pour but premier de minorer la supériorité technologique des armées modernes. Durant les opérations PANTHERE dans les Ifoghas, la configuration du terrain, présentant de nombreuses crêtes et anfractuosités contrôlant l'entrée des vallées, et les menaces dues aux engins explosifs improvisés (EEI) interdisaient l'emploi des escadrons organiques sans section d'infanterie ou de combat du génie. Un constat similaire se retrouve dans l'article du Lieutenant-colonel A. Blanc, «Une opération de guerre avec chars au Maroc»[6], évoquant les combats pour la saisie du village de Dogga El Hamar le 20 mai 1927. L'auteur décrit un environnement en théorie peu propice aux chars ainsi que des conditions météorologiques qui usent prématurément le matériel et le personnel.
- Enfin, en combat de contre-insurrection, le cavalier doit retrouver les qualités d'origine de la mécanisation[7] et se mettre dans la peau des fantassins qui progressent à pied. Le cavalier blindé doit combattre avec de nouvelles contraintes, il doit assurer la liaison et la coordination avec son camarade fantassin pour progresser au même rythme. Dans la *Revue de l'infanterie* de 1926, le Chef de bataillon Goubernard met en avant l'importance de la coordination entre l'infanterie et les chars. Rapportant les combats de Taza, il compare deux opérations dont les résultats et la coordination infanterie-cavalerie ont été opposés. Il en dégage la conclusion suivante : les pertes de l'infanterie sont inversement proportionnelles à la coopération avec les chars. Les contraintes identifiées au Maroc restent pérennes et se retrouvent dans les comptes rendus des engagements récents. De façon générale, les connaissances entre l'infanterie et la cavalerie se sont approfondies mais restent perfectibles et ce dans les deux sens. Les effets des armes et des munitions des unités blindées sont peu ou mal connus. Cela nuit encore à la compréhension des

[4] Excepté le 61ème bataillon en garnison à Bizerte.
[5] Compte rendu de fin de mission du bataillon ALTOR, Colonel Eric Bellot des Minières, Calvi le 5 août 2010.
[6] La *Revue de l'Infanterie* de 1929.
[7] À l'origine, le char est avant tout conçu pour accompagner l'infanterie. Il est né pendant la Première Guerre mondiale pour permettre de franchir les tranchées et de nettoyer les nids de mitrailleuses qui empêchaient la progression des fantassins. Sur ce sujet, lire notamment «***La guerre des Chars***», Henri Ortholan, Bernard Giovanangeli Éditeur, février 2007.

contraintes liées aux effets de souffle et d'onde de choc au départ du coup, à la bonne perception de la rapidité du temps de vol de ces munitions et à la connaissance de la conduite des feux propre aux unités blindées.

S'il existe donc un certain nombre de facteurs limitant l'action du char en contre-insurrection, le Lieutenant-colonel A. Blanc[8] se pose la bonne question : «Si le détachement n'avait pas comporté de chars, le même résultat eût-il été atteint ? C'est douteux. Faute de chars, une troupe d'infanterie, sans canons, n'eût pu, à notre avis, aborder ces cheminements sans risquer des pertes sérieuses».

Au Maroc comme dans les engagements récents, les qualités structurelles des blindés et leurs atouts intrinsèques demeurent déterminants dans un contexte contre-insurrectionnel

L'impact psychologique sur l'adversaire, la capacité à encaisser ses coups et à protéger le fantassin au contact, ainsi que la puissance et la précision du tir canon[9] restent des facteurs identiques d'efficacité.

- D'abord, l'incertitude et la menace que font peser les chars sur l'insurgé, même jusqu'au-boutiste, multiplient les opportunités de prise d'ascendant moral. Au Maroc, l'effet matériel susceptible d'être obtenu par le char se double d'un effet moral sur l'adversaire. Presque toujours, la progression des unités de chars et même leur simple apparition ont provoqué la retraite des rebelles. Le char – comme l'avion d'ailleurs – semblait inspirer aux Rifains une terreur profonde[10]. À ce titre, l'expérience de la 1ère compagnie du 517ème régiment de chars en 1926 est édifiante. Sous commandement et en flanc-garde du 1er bataillon du 1er régiment étranger butant sur un ennemi invisible et retranché, le déploiement des chars et leur tir nourri sur des objectifs du terrain bien visibles et caractéristiques vident les lisières et crêtes de leurs défenseurs, fuyant dans la panique pour se soustraire au feu[11]. En Afghanistan, les blindés permettent un gain de temps déterminant pour frapper un ennemi très fugace. Les équipages n'hésitent pas à tirer presque à bout portant[12]. Dans de telles conditions, le fort impact psychologique conduit souvent l'adversaire à décrocher dès lors qu'il se rend compte qu'à chaque fois qu'il ouvre le feu, la sanction d'un obus de

[8] «Une opération de guerre avec chars au Maroc», Lieutenant-colonel Blanc, dans *Revue de l'infanterie,* septembre 1928.
9 Ou de la mitrailleuse du FT17.
[10] «La résistance dissidente invisible, insaisissable, ne s'est jamais heurtée aux chars; elle les a systématiquement évités, pour se retourner contre l'infanterie seule, avec une mobilité, une rapidité déconcertantes». Chef de bataillon Goubernard, «Les chars de combat au Maroc en 1925», dans *Revue d'infanterie*, 1926.
[11] Lieutenant Brouillard, «La 1ère compagnie du 517ème RCC au Maroc en 1926», dans *Revue d'infanterie,* novembre 1928.
[12] Des tirs ont été enregistrés à moins de 300 mètres.

gros calibre tombe. De plus, les unités blindées ont permis de réaliser des opérations de déception pour tromper l'adversaire sur les intentions réelles des fantassins[13]. Au Mali, la puissance de feu des AMX 10RCR s'est avérée déterminante pour prendre l'ascendant rapidement sur un ennemi qui recherchait le combat frontal et l'imbrication, ou qui utilisait des ceintures explosives. La présence d'un armement de gros calibre a eu un impact dissuasif certain à de nombreuses reprises.

- Ensuite, aussi bien points d'appui que plateformes de tir protégées et mobiles, les blindés constituent toujours la «cuirasse» du fantassin au contact, lui garantissant à la fois une ligne de vie et le maintien de son élan. Au Maroc, les chars représentent un formidable facteur d'économie des moyens et un outil d'accompagnement progressant sous la protection d'armes automatiques, susceptibles, grâce à leur blindage et à leur mobilité, d'apporter à la ligne de combat un appui efficace. Les chars peuvent ponctuellement être utilisés comme casemates[14] et leur intervention assure la disparition des ennemis signalés sur les flancs[15] lors des progressions. À plusieurs reprises, ils étouffent les contre-attaques ennemies et soulagent les fantassins[16]. Enfin, tout au long de la campagne du Rif de 1925-1926, la présence des compagnies de chars sécurise régulièrement la réalisation et l'organisation d'ouvrages pour les bataillons, leur ravitaillement et leur désengagement face à un ennemi hardi comprenant parfois jusqu'à 1.000 combattants. En Afghanistan, les blindés offrent un gain en sécurité pour les troupes débarquées et surtout un gain en souplesse d'emploi de la force (possibilité d'exercer immédiatement le degré de violence strictement nécessaire par une riposte modulable allant de l'armement individuel au canon de 105 mm). Aussi, quand une unité d'infanterie est prise à partie, les cavaliers n'hésitent pas à faire mouvement pour prendre et préciser le contact et

---

[13] «Dans l'esprit des Afghans, héritage de l'invasion soviétique, le char est une pièce maîtresse. Selon eux, s'il se dirige vers un objectif, l'axe principal d'effort de la bataille ne doit pas être loin… Nous utilisions donc parfois les 10RC pour brouiller les pistes, en poussant les insurgés à accorder à un axe tactiquement secondaire une importance disproportionnée dans la manœuvre globale. Aussi, finissaient-ils par dévoiler quelques positions soigneusement camouflées, pour réorganiser leur dispositif vers un autre versant ou village, laissant davantage de liberté aux chasseurs alpins à pied, qui progressaient vers les objectifs majeurs. Malheureusement pour eux, les insurgés quittaient alors par intermittence la protection relative du couvert (maisons, jardinets) pour se retrouver en terrain ouvert où ils pouvaient être traités plus facilement par les tubes de 105 mm». Témoignage d'un commandant d'unité du 4ème régiment de chasseurs en Kapisa en 2010.

[14] Principalement la nuit

[15] «Les chars de combat au Maroc en 1925», Chef de bataillon Goubernard, dans *Revue d'infanterie*, 1926.

[16] «Le chef de char tire 30 obus dans les embrasures du repaire de l'ennemi, le feu de celui-ci s'éteint; nos troupes de la légion étrangère pénétrant enfin dans la grotte y trouvent les cadavres de sept ennemis dont le feu arrêtait la colonne, et nous avait fait subir des pertes sensibles». Chef de bataillon Goubernard, «Les chars de combat au Maroc en 1925», dans *Revue d'infanterie*, 1926.

chercher à attirer la riposte de l'adversaire, laissant alors un peu de répit aux fantassins pour extraire leurs blessés, pour mieux cerner et réduire la menace avant de relancer leur action. Les tirs quasiment réflexes des chars permettent aux fantassins de gagner du temps et de minimiser les risques de pertes. Les pelotons ont démontré une capacité précieuse à renseigner et à identifier la menace au profit de l'infanterie. Les blindés aident donc la décision du chef à pied par une observation fine déterminant les contours de l'ennemi, tout en pouvant le frapper précisément, vite et loin. Ils participent également à la protection des bases avancées et à la sécurisation de leur ravitaillement. Au Mali, grâce à la surprise que confèrent leurs capacités d'observation[17] et leurs distances d'engagement et grâce à la protection de leurs engins, les unités de cavalerie ont permis la destruction et la neutralisation de plusieurs dizaines d'insurgés fanatiques menaçant directement les unités débarquées.

- Surtout, la puissance et la précision du feu des blindés multiplient les opportunités d'engagement et améliorent la liberté d'action de l'infanterie. Au Maroc, les pertes de l'infanterie ont toujours été inversement proportionnelles à l'efficacité et à la précision du feu des chars. L'expérience marocaine souligne le caractère indispensable de la présence d'engins blindés précis, atteignant le but en un ou quelques coups. Malgré les difficultés du terrain, le canon de 37 mm s'est révélé d'une précision remarquable contre l'insurgé abrité derrière des rochers, des murets, ou dans le maquis. Souvent, les tirs exécutés par les unités de chars, pourtant efficaces, ont été des tirs systématiques, préventifs, exécutés de loin sur un ennemi peu visible. Nous sommes loin des conditions normales du tir des chars de l'époque[18]. Pour autant, la puissance du tir canon favorise à de nombreuses occasions la manœuvre et garantit la liberté d'action du fantassin[19]. En Afghanistan, peut-être davantage que sa faculté à manœuvrer et à endurer les coups, l'aptitude de la cavalerie blindée à délivrer une gamme complète et graduelle de tirs directs, dont les effets sont adaptables à une large variété de situations tactiques, lui a conféré un rôle primordial[20]. Adaptées à un environnement contre-insurrectionnel[21],

17 Les FT17 ne possédaient pas de moyens d'observation et le chef d'engin avait la tête hors de la tourelle pour pouvoir observer.

18 Ajusté, exécuté de près sur des objectifs reconnus et précis.

19 «Faute de chars, une troupe d'infanterie, sans canon, n'eût pu, à notre avis, aborder ces cheminements sans risquer des délais et pertes sérieux». Lieutenant-colonel Blanc, «Une opération de guerre avec chars au Maroc», dans *Revue de l'infanterie,* septembre 1928.

20 Les AMX 10RCR offrent en effet des moyens thermiques performants, une trajectoire instantanée, maîtrisée par des cadres, ainsi que des effets variés permettant à la fois la gradation de la riposte et la rapidité de la neutralisation.

21 Le canon de 105 mm semble très adapté au contexte opérationnel. Un exposé du Capitaine Stéphane Ricard, à son retour d'Afghanistan en 2009, montrait, photos à l'appui, les effets comparés des différentes munitions en service sur une habitation afghane; ces habitations

régulièrement réarticulées en fonction du besoin, les unités de blindés concentrent donc en leur sein des moyens incomparables de synthèse de l'observation et de commandement du feu. Ceci leur attribue une large palette de postures proportionnées et réversibles, permises par des calibres et des munitions évolutives[22]. L'Afghanistan a également révélé que le dynamisme et la puissance de feu des blindés doivent s'inscrire résolument dans un impératif permanent d'amélioration de la liberté d'action de l'infanterie. Lui assurant la libre disposition d'un axe sans hypothéquer la liberté d'action de son infanterie dans les zones très compartimentées, les unités blindées permettent au chef fantassin de disposer à volume constant d'une capacité accrue de manœuvre et de renseignement.

Lors de la guerre du Rif, face à des combattants particulièrement déterminés, la seule puissance du char ne peut pas expliquer les excellents résultats obtenus sur l'adversaire. Il convient donc d'étudier comment ils ont été employés et de chercher à comprendre ce qui a favorisé leur réussite.

Efficacité des chars en contre-insurrection

En contre-insurrection, l'efficacité des chars au Maroc, comme le bon usage de la cavalerie sur les théâtres d'opérations contemporains, sont le résultat d'une adaptation lucide de l'emploi conventionnel des blindés, leur confiant un large spectre de missions, conservant une grande souplesse à leurs formats et modes d'engagement, tout en respectant les fondamentaux du cadre doctrinal.

- En premier lieu, les blindés expriment d'autant mieux leurs points forts qu'ils sont engagés sur l'ensemble de leurs missions. L'examen de l'activité des unités de chars au Maroc pendant les opérations de 1925 révèle qu'elles ont été commandées

servent couramment de bunkers improvisés aux insurgés. Les murs sont en effet très solides, composés de torchis et de pierre, dépassant souvent un mètre d'épaisseur. Si bien que les armes légères sont impuissantes et que les obus de 20 mm (VAB T20-13) et de 25 mm (VBCI) ne font qu'effriter les murs. En revanche, les obus à charge creuse de 105 mm les percent et explosent à l'intérieur, neutralisant ainsi les occupants. Les AMX 10RC peuvent également tirer des obus d'exercice en aluminium, en cas de forte imbrication, pour disposer de l'effet cinétique sans celui de l'explosion. Le 105 mm permet également des tirs à longue distance grâce à la trajectoire tendue du projectile. Certains pelotons ont réalisé des tirs à plus de 3.000 mètres. La gamme variée de munitions est un avantage indéniable. L'emploi de munitions flèches à plus de 3.000 mètres est également rapporté par le Capitaine Ricard contre «une grotte qui abritait une mitrailleuse de 14,5 mm». Après le but, alors que la flèche ne comporte aucun explosif, les observateurs ont noté une diminution sensible du tir adverse… Enfin, l'emploi de munitions fumigènes permet de démasquer puis marquer l'adversaire au profit des hélicoptères.

[22] Les feux peuvent ainsi viser l'aveuglement ou le marquage au profit des troupes à pied et des hélicoptères, mais recherchent avant tout l'attrition grâce, notamment, à des tirs de concentration au commandement.

pragmatiquement dans les circonstances les plus diverses[23] et dans une grande variété de rôles : appui direct de l'infanterie, avant-garde, flanc-garde, patrouille, désengagement et protection du ravitaillement des postes, tourelles blindées, blockhaus, postes de commandement, transport de blessés, ramassage de morts… Certaines de ces missions pouvaient paraître, sinon discutables, du moins peu conformes à la doctrine admise jusqu'alors[24]. En Afghanistan, les unités blindées ont souvent reçu pour mission d'ouvrir et de protéger l'axe logistique principal durant l'engagement de la brigade[25] tout en appuyant le déploiement et le ratissage des unités débarquées et en couvrant les opérations de fouille dans les vallées par des reconnaissances de déception sur des axes secondaires[26]. Au Mali, les sous-groupements blindés de SERVAL ont mené tous les types de missions de cavalerie, avec une dominante offensive pour toutes les missions dynamiques lors des déplacements et une dominante d'appui et de soutien lors d'opérations au sein d'un groupement tactique à dominante infanterie[27].

- Dans un second temps, la guerre du Rif marque le début du concept de la modularité pour l'emploi des blindés et un esprit d'innovation dans les formats que

[23] Par tous les temps et sur tous les terrains.

[24] Doctrine principalement issue du retour d'expérience des opérations de la guerre 1914-1918 et de l'expérience marocaine de 1922. Chef de bataillon Goubernard, «*Les chars de combat au Maroc en 1925*», dans *Revue d'infanterie*, 1926.

[25] Le contrôle de la *main supply road* (MSR) a impliqué les missions suivantes :
• Ouvrir et protéger la MSR ;
• Surveiller de jour comme de nuit face aux vallées adjacentes à partir des pistes sur les contreforts ;
• Renseigner par des patrouilles blindées régulières sur l'axe pour contrôler une ligne de vie entre la FOB et les unités sur le terrain ;
• Escorter les mouvements de PC et les convois logistiques afin d'assurer un soutien permanent des SGTIA débarqués ;
• Flanc-garde mobile sur les hauteurs au profit des reconnaissances génie.

[26] Les reconnaissances vers les fonds de vallée sur des axes secondaires ont conduit aux missions suivantes :
• Soutenir l'ouverture des axes par le DOIP (détachement d'ouverture d'itinéraire piégé) ;
• Reconnaissance offensive ultérieures sur ces axes dépollués pour livrer une ligne de débouché face à des itinéraires de renforcement insurgé ;
• S'emparer de positions de tir pour relève sur positions par l'infanterie ou recueillir sur court préavis le désengagement d'un groupement de forces spéciales.

[27] La mission la plus fréquemment donnée à l'escadron a été de reconnaître les axes, puis d'appuyer par un dispositif mobile l'action des compagnies d'infanterie et leur désengagement. L'escadron a également reçu des missions d'ouverture et de protection d'itinéraire, de couverture, de surveillance, d'interdiction ou de défense ferme. L'escadron a montré au cours des différentes opérations ses capacités et ses limites. Ses capacités principales tiennent dans sa mobilité, son autonomie, sa puissance de feu et sa capacité d'observation. Sa limite principale réside dans sa quasi-impossibilité à débarquer du personnel en nombre suffisant pour s'emparer de positions difficiles d'accès ou cloisonnées par la végétation. Compte rendu de fin de mission (CRFM) SERVAL RICM et 1er RIMA.

perpétuent les engagements récents. Autorisant davantage de souplesse et d'autonomie que les opérations de 1914-1918, le contexte contre-insurrectionnel marocain a constitué un laboratoire incomparable pour emploi inédit du char. D'abord, l'absence d'engins anti-char puissants a procuré à la manœuvre des chars une indépendance, totale vis-à-vis de l'artillerie, partielle vis-à-vis de l'infanterie, qui s'est traduite par un mode d'engagement des chars «tenus en laisse» par le chef fantassin, mais découplés sur la résistance dès qu'elle a pu être localisée de façon certaine[28]. D'autre part, du point de vue tactique, dans la bataille conventionnelle telle qu'elle était conçue après la Grande Guerre, un terrain n'est praticable aux chars que si ceux-ci peuvent appuyer l'infanterie et coopérer à son action sans la retarder dans sa marche, elle-même rythmée par les tirs d'artillerie qui appuient l'attaque. Au Maroc, aucune considération tactique n'intervient pour imposer aux chars, dans un terrain déterminé, une vitesse tactique de marche obligatoire[29]. Les possibilités d'emploi des chars sont donc étendues et n'ont guère comme limite que la résistance du matériel, qui est considérable[30]. Au sujet de la coopération des chars et de l'infanterie, une réflexion importante a lieu concernant la disparition des proportions fixées jusqu'alors entre les unités[31]. Il semble même possible d'envisager des cas fréquents où, sur certains points de la ligne de contact, les chars regroupés et autonomes auraient le rôle principal[32]. Durant la guerre du Rif, la section de chars fournit une illustration de l'adaptation doctrinale à l'œuvre[33]. Elle comprend trois chars[34] au lieu de cinq en métropole (soit 13 au lieu de 20 pour la compagnie). Cette réduction facilite la manœuvre en terrain compartimenté et encourage à n'engager les chars que par compagnie entière. L'encadrement est renforcé et la compagnie possède un échelon important. En Kapisa, l'efficacité des forces françaises dans des milieux où les blindés ne peuvent donner leur pleine mesure s'est nourrie de notre intelligence de situation. Les pelotons ont parfois été alignés sur un format mixte mêlant AMX 10 RCR et VAB

[28] L'indépendance de mouvement des chars par rapport à l'infanterie reste possible dans certaines limites. Elle n'est pas absolue, mais existe dans des proportions qui, dans une bataille européenne d'alors, non seulement aurait été avec le matériel de l'époque, irréalisable, mais aurait constitué un défi au bon sens.

[29] Il y avait au Maroc une quasi absence de l'artillerie d'accompagnement.

[30] Avec des délais, le char Renault était capable de progresser sur tous les terrains, même si les chenilles se sont révélées largement inadaptées à la rocaille marocaine.

[31] Une ou deux sections de chars pour un bataillon, une compagnie de chars pour un régiment d'infanterie.

[32] Les Anglais employaient déjà leurs chars, en Mésopotamie par exemple, au sein de la cavalerie et selon une tactique propre, pour le combat, les marches et les stationnements.

[33] «Une opération de guerre avec chars au Maroc», Lieutenant-colonel Blanc, dans *Revue de l'infanterie,* septembre 1928.

[34] Pour la section de chars, un front de 100 mètres, les chars canon aux ailes, le char mitrailleur au milieu.

(C20 et TOP[35] équipé d'un poste antichar MILAN). Cette structure *ad hoc* permettait de remplir les principales missions sans que la mixité des moyens ne gêne la réunion ponctuelle des trois pelotons sous la forme d'un escadron de circonstance[36]. La constitution régulière de sous-groupements blindés de circonstance[37] cumulait de solides arguments (garantir une ligne de vie aux unités débarquées, encaisser les coups) et représentait un multiplicateur de forces[38]. Au Mali, les pelotons ont été surtout articulés en 1-1, soulignant la complémentarité entre l'AMX10 RCR ou l'ERC90 et le VBL. Cela a permis de détecter l'ennemi au plus près comme au plus loin et de l'engager avec un très faible préavis. Cette complémentarité est un atout indéniable qui permet aux unités d'être engagées sur tout type de terrain, aussi bien désertique que compartimenté comme une zone urbaine ou un massif rocailleux.

- Enfin, en contre-insurrection plus que dans le cadre de conflits symétriques, l'impératif de rester adaptable ne doit pas conduire à des entorses trop profondes débouchant potentiellement à des emplois inadaptés des blindés comme de l'infanterie. Au Maroc, une coopération efficace devait indispensablement se traduire par la liaison intime entre les chars et les unités qu'ils appuyaient[39]. Ainsi, il importait que l'infanterie sache régler son allure sur le rythme des chars en terrain accidenté. Néanmoins, si, par suite de pannes ou d'avaries graves, les chars étaient contraints de s'arrêter, l'infanterie ne devait pas, pour les attendre, interrompre sa progression en se figeant sur la défensive sous peine de perdre l'effet de surprise. Lors de nombreux accrochages durant lesquels les chars avaient été retardés, le mordant de l'infanterie d'Afrique la conduisait à bousculer seule l'ennemi et à ne se résigner à attendre les chars que dans le cas d'une impossibilité absolue de passer par ses seuls moyens[40]. En Kapisa, l'escadron était rarement employé de façon autonome. En effet, tourné vers la menace principale sur une base de feu figée, chacun des pelotons constituait généralement le noyau dur d'un point d'appui véhicules ou d'un DIA[41] d'appui direct rassemblant également les tireurs d'élite, les groupes Milan, les

[35] Tourelleau de 12,7 télé-opéré.
[36] CRFM GTIA ALLOBROGES (2010-2011).
[37] Groupements tactiques interarmes ALLOBROGES, RAPTOR, ACIER.
[38] Le chef de corps pouvait ainsi opportunément disposer d'un pion de manœuvre débarqué supplémentaire pour ratisser une zone peu accessible (effort principal), passant de trois sous-groupements tactiques d'infanterie (dont un alors entièrement mobilisé par le bouclage ou l'appui direct) à quatre sous-groupements (trois progressant à pied et un quatrième pion blindé dédié à leur sauvegarde).
[39] Les conditions imparfaites de vision dans lesquelles se trouvaient les équipages ne leur permettant pas de déceler par eux-mêmes tous les points où se manifestaient les résistances, il appartenait souvent à l'infanterie de les leur indiquer…
[40] Selon le Capitaine de Robien dans «La 1ère compagnie du 517ème RCC au Maroc en 1926», Lieutenant Brouillard dans *Revue d'infanterie,* novembre 1928.
[41] Détachement interarmes.

observateurs d'artillerie et les spécialistes du guidage aérien afin de renseigner et de traiter les cibles à longue distance[42]. L'opération SERVAL a pu également donner lieu à des emplois contre nature. Particulièrement apte au combat de rencontre, disposant d'un armement puissant et précis, il s'avère contre-productif de ne pas employer une unité de cavalerie pour éclairer la progression d'un groupement en reconnaissance. De même, utiliser prioritairement des unités de cavalerie pour escorter le train de commandement ou protéger un poste de commandement obère un pion de manœuvre puissant qui peut s'avérer déterminant lors d'une prise de contact avec l'ennemi, pour exploiter une situation favorable ou pour rétablir une situation délicate. Même en contre-insurrection, il est donc préférable d'utiliser les unités de cavalerie conformément à leur doctrine et leurs capacités.

•

In fine, la guerre du Rif préfigure bien les combats de contre-insurrection modernes. Les succès remportés par les chars au Maroc ne sont pas le fruit d'un heureux concours de circonstances, mais plutôt de l'adaptation pragmatique des qualités intrinsèques des blindés les rendant particulièrement aptes à servir et combattre en contre-insurrection.

La question de la différence entre le char FT17 (automitrailleuse à chenilles ou avec un canon de 37 mm) et les chars actuels n'est pas abordée. Il serait pertinent d'analyser en quoi ils sont comparables et comment la doctrine d'emploi des chars a évolué depuis la guerre du Rif.

Saint-cyrien de la promotion «Général Vanbremeersch», le Chef d'escadrons BOËT choisit de servir dans la cavalerie. Il effectue sa première partie de carrière au 1er RCh comme chef de peloton, puis comme officier adjoint et commandant d'unité de l'EEI2. Il est projeté en opérations à six reprises. Affecté au CPCO de 2013 à 2015, il sert en qualité d'officier de quart. Il est, depuis le 1er juillet 2015, stagiaire au CSIA.

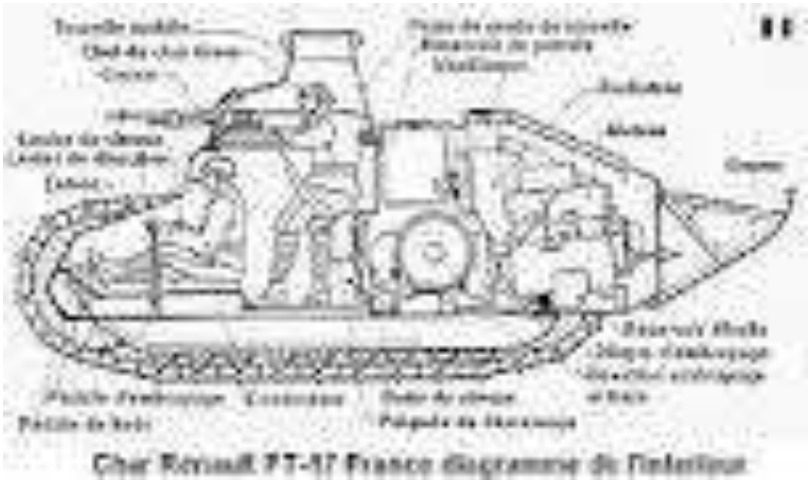
Saint-cyrien de la promotion «Général Vanbremeersch», le Chef d'escadrons FLORE choisit la cavalerie et les troupes de montagne. Il effectue sa première partie de carrière au 4ème RCh comme chef de peloton et commandant d'unité. Il est projeté en opérations à quatre reprises. Il sert également comme chef de section élèves aux Écoles de Saint-Cyr Coëtquidan et comme officier analyste du retour d'expérience au CDEF. Il est, depuis le 1er septembre 2015, stagiaire au CSIA.

Voir la bibliographie page suivante

[42] Alliant souplesse d'esprit et initiative manœuvrière, le commandant d'unité cavalier devait alors veiller à ce que la «sécabilité» de son escadron ne se transforme pas en «saupoudrage», et proposer des emplois judicieux au chef fantassin pour pouvoir reprendre les rênes de ses pelotons sur le terrain sur court préavis.

Bibliographie

- Chef de bataillon Goubernard, «Les chars de combat au Maroc en 1925 1/3», dans *Revue d'infanterie*, mai 1926;
- Chef de bataillon Goubernard, «Les chars de combat au Maroc en 1925 2/3», dans *Revue d'infanterie*, juin 1926;
- Chef de bataillon Goubernard, «Les chars de combat au Maroc en 1925 3/3», dans *Revue d'infanterie*, juillet 1926;
- Lieutenant-colonel Blanc, «Une opération de guerre avec chars au Maroc (mai 1927)», dans *Revue d'infanterie*, septembre 1928;
- Lieutenant Brouillard, «La 1ère CIE du 517ème RCC au Maroc en 1926», dans *Revue d'infanterie,* novembre 1928;
- Auteur inconnu, «Les chars de combat au Maroc», dans *Revue militaire française*, octobre-décembre 1925;
- *Manuel à l'usage des troupes employées outre-mer*, ministère de la Guerre, 1925;
- Candice Ménat, «Réflexions sur la guerre motorisée dans l'espace européen à travers la presse et la littérature militaire: étude comparative France, Allemagne, Grande-Bretagne»;
- Candice Ménat, «Comment les armées innovent? L'exemple de la motorisation après la 1ère Guerre mondiale»;
- Vincent Courcelle-Labrousse, Nicolas Marmié*, «**La guerre du Rif - Maroc 1921-1926**»*, mai 2009 ;
- Chef de bataillon Vincent Tissier, «Faut-il oublier la guerre du Rif?», dans P*ensées mili-terre*;
- Etude RETEX du CDEF: *L'emploi des escadrons blindés en Afghanistan*;
- Etude RETEX du CDEF: *Les opérations au Mali*;
- CDEF: *doctrine de contre rébellion*, janvier 2009.



Char Renault FT-17 France diagramme de l'intérieur